TEMPÉRATURE

Du 28 mai 1901.

Thermomètre de B. A. L. Claudel, Opticiens. No 143 rue du Canal. Au rez-de-chaussée et Entresol.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin....	74	23
Midi.....	78	25
3 P. M.....	78	25
6 P. M.....	82	28

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BUREAU", 202 MAIN STREET.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 28 mai — Indications pour la Louisiane—Temps—beau mercredi et jeudi; vents frais du sud-ouest.

Le péril de demain.

Un savant économiste dont les travaux font autorité, M. Edmond Théry, vient de publier un livre suggestif sur les dangers que fait courir à l'Europe la mise en valeur de la Chine et du Japon. Une fort belle lettre-préface que M. D'Estournelles de Constant, député de la Sarthe, a écrite avec une verve spirituelle qui n'exclut point la puissance de l'argumentation, jette une vive lumière sur les graves problèmes économiques dont les données nouvelles appellent la très sérieuse attention des puissances européennes.

Le "Péril Jaune" de M. Edmond Théry nous donne un substantiel historique de la Chine, de son régime économique et social, des principes de son gouvernement, et, par des chiffres et des statistiques que l'auteur a su dépouiller de toute aridité, il nous initie à tout ce qui constitue la vie de ce vaste empire. Il nous conduit ainsi au coup d'Etat du 22 septembre 1898 et à l'insurrection des boxers, conséquence des concessions arrachées au gouvernement chinois, après le traité de Simonosaki; ce sont ces concessions de chemins de fer, de mines, de nouveaux ports ouverts aux étrangers, qui ont provoqué le soulèvement terrible des boxers, l'une de ces nombreuses associations secrètes, et des plus puissantes, qui sont les organismes de la vie sociale et politique des Célestes.

La guerre sino-japonaise a été pour la Chine le commencement d'une ère nouvelle; jusque-là la Russie, et surtout l'Angleterre, avaient, dans l'Empire chinois, une action prépondérante; les victoires des Japonais ont considérablement modifié cette situation au détriment de l'Angleterre, qui a vu décroître son commerce, et au bénéfice de la Russie qui, en arrêtant les Japonais dans leur marche victorieuse sur Pékin, a su conserver sa position et préparer le développement de son influence.

Les puissances européennes ne sont pas restées inactive, et alors même qu'elles ne songeraient pas au partage de la Chine, source certaine d'effroyables conflits, elle ne se sont jamais désintéressées des efforts de quelques-uns pour s'approprier les meilleures places près de la mer. Dans cette lutte, c'est encore la Russie qui s'est adjugé la meilleure part; elle a mis la main sur la Mandchourie et le Transsibérien.

Cette mainmise de l'Europe sur certaines parties de l'Empire chinoise peut-elle la sauver du péril jaune? M. Edouard Théry ne le pense pas, et on lui demande qui exploitera la Chine, il répond: la Russie et le Japon.

Les Japonais ont adopté la civilisation européenne depuis une quarantaine d'années seulement, mais les immenses progrès économiques qu'ils ont réalisés pendant cette dernière période, et la facilité avec laquelle leur ancien régime politique et social a pu se modifier et se plier à toutes les conditions de leur grande révolution de 1868, étaient un premier indice de leur force; leur succès de 1894 révélèrent au monde leur véritable puissance et leurs projets d'avenir.

Ils ont compris, depuis qu'ils sont initiés aux conceptions politiques des nations occidentales, que la Chine, dans l'état d'anarchie politique et de léthargie sociale où elle se trouve, deviendra fatalement la proie de ces nations, et ils rêvent—depuis qu'ils ont acquis le sentiment de leur nouvelle force—de devenir l'âme et le cerveau de cet immense corps chinois, de ce colosse inerte dont le brusque réveil peut changer la face du monde.

Et depuis une quarantaine d'années, l'Europe et le Japon ont si souvent secoué le colosse, que le réveil est proche.

Les Russes, de leur côté, loin de vouloir imposer, même par la force, comme l'Angleterre et l'Allemagne, leurs produits aux Chinois, cherchent, au contraire, à leur faciliter l'exportation en Europe de tous leurs produits; très habilement, ils deviennent les intermédiaires entre la Chine productrice et l'Europe consommatrice.

LA RÉUNION DES GUERRIERS D'AUTREFOIS.

La journée d'hier à Memphis n'a pas été belle — soleil parlant —mais, bien que le temps fut menaçant pendant plusieurs heures, la réunion des Vétérans n'en a pas été moins intéressante.

La salle vaste et superbement décorée dans laquelle la convention a siégé, pouvait à peine contenir la foule qui s'y pressait. Beau spectacle! que celui que présentait cette assemblée de plusieurs milliers d'hommes, tous animés à l'égard les uns des autres des mêmes sentiments, tous désireux de contribuer à l'éclat d'une manifestation commémorative d'une époque qui a grandi le Sud aux yeux du monde, d'un passé où sont ensevelis de douloureux et de glorieux souvenirs.

L'enthousiasme a été grand quand le général George W. Gordon est allé occuper le fauteuil de la présidence et a déclaré la convention ouverte.

Puis, disent nos dépêches, une courte invocation à l'Etre Suprême a été prononcée par le Rév. William Jones, de la Virginie, et enfin a commencé la série des discours.

Cette première journée de la Réunion a donc été bien remplie; elle a été l'occasion d'un mutuel échange de procédés courtois entre les anciens généraux confédérés, et elle a fait vibrer le fibre patriotique dans bien des vieilles poitrines.

Il est doux de revoir, le sourire aux lèvres, ceux avec lesquels on a souffert.

UN Conseil Municipal PEU SÉRIEUX.

Les séances du Conseil Municipal seraient fort récréatives, si on n'en sortait pas écœuré des scènes qui s'y produisent, des discussions qui s'y entendent.

Notre parlement municipal est affligé de plusieurs membres dont l'insuffisance est grande et dont les airs de suffisance sont comiques pour ne pas dire grotesques.

Il est permis à un homme d'être ennuyeux à la condition qu'il ne soit pas nuisible.

Mais du moment qu'il est à la fois ennuyeux et nuisible, il est du devoir de la Presse de l'étiqueter "dangereux" et de le traiter ainsi.

Il en est un surtout dans le conseil—malheureusement il n'y est pas le seul. Hier soir, il est monté sur ses tréteaux et à fait subir à ses collègues une de ces harangues comme souvent il en prononce, pour revendiquer ce qu'il a appelé son droit, pour faire respecter sa dignité et celles de ses collègues — aimable sollicitude.

Les deux conseillers qui le plus souvent s'imposent à l'attention de l'Assemblée, sont—ironie du hasard—l'un haut comme une botte, l'autre long comme une journée d'été.

Avec l'un et l'autre vous mesureriez le monde à la circonférence de votre *moi*, pas d'objection; mais, pour Dieu! messieurs, ne *consumez* pas de longues heures à beaucoup parler pour ne rien dire et surtout à parler contre votre pensée.

La politique est affaire de chantage, de marchandage; c'est aussi le plus énergique des siccatifs.

LA MISSION PEROZ.

Le "Bulletin du comité de l'Afrique française" donne de très intéressants renseignements sur la mission Peroz.

On se souvient que le colonel Peroz reçut mission d'établir une solide base de ravitaillement sur le Niger ou dans le V du Dallol-Maouri-Niger et de trouver une route allant de Saï à Zinder, en passant en territoire français. Le colonel Peroz se consacra, dès son arrivée à Saï (novembre 1900), à l'organisation de la partie occidentale du territoire, le V du Niger-Dallol-Maouri. Grâce au dévouement de ses officiers, et surtout au chef de bataillon Gouraud, cette première partie de sa tâche fut rapidement menée à bien, à tel point même que, dès février, 200 villages avaient fait leur soumission, mettant sous notre domination effective une population de plus de 100,000 âmes.

En outre, la carte du pays était dressée avec le plus grand soin dans des reconnaissances poussées dans toutes les directions. Actuellement, les Aouellimiden et autres Touareg nous payent l'impôt et le V du Niger est organisé administrativement. Cette partie du territoire a pour centre Sorbo-Haoussa, village du Niger, situé à quelques kilomètres en aval de Sansané-Haoussa.

La mission Peroz a pu obtenir les excellents résultats dont nous venons de parler en n'employant que des moyens pacifiques, sans tirer un seul coup de fusil.

Après avoir accompli la première partie de sa tâche, le colonel Peroz s'est occupé de gagner Thaoua, village situé sur la route de Zinder et qui, à 200 kilomètres au nord du Sokoto, au prix de très grands efforts, avait été occupé, dès le mois de février, par un fort peloton de tirailleurs. Suivant la route passant par Karma, Hondallahi, le dallol Bosso, le Sourdié, le Kourfaï et Filingué, la colonne Peroz atteignit sans trop de difficultés Thaoua. Après ce point, elle fut attaquée par les tribus touareg et haoussas, notamment les Rel-Gress qui s'efforçaient d'entraver les communications entre Thaoua et Zinder, occupé par 250 hommes sous les ordres du capitaine Moll.

Ces renseignements sont confirmés par ceux qu'a reçus le ministère des colonies. La mission Peroz est partie le 25 mars pour Zinder, qu'elle comptait atteindre fin avril, malgré une chaleur exceptionnelle, les difficultés de la route et la pénurie des vivres dans un pays désert.

EN L'HONNEUR -DE- JEANNE D'ARC.

A NOTRE-DAME-UN PANEGYRIQUE

Déclarée vénérable par l'Eglise, en attendant la qualification de Bienheureuse et le titre suprême de Sainte, Jeanne d'Arc, voit sa fête célébrée, au mois de mai, dans toutes les églises de France. On sait que son panégyrique devait être prononcé à Rouen par le Père Coubé, Jésuite; la cérémonie fut contremandée sur l'ordre de Mgr Fuzet à la suite des incidents de Londres.

A Notre-Dame de Paris, le P. Janvier, des Frères Prêcheurs, qui était cette année chargé du discours d'usage, a prononcé une harangue fort éloquente, dans laquelle il s'est abstenu de toute allusion trop directe aux faits du jour. Après avoir célébré en Jeanne d'Arc la plus pure incarnation du patriotisme, l'orateur s'est efforcé d'établir le caractère miraculeux de sa mission. Dans une seconde partie, il a dégagé la responsabilité de l'Eglise du monstrueux procès de Rouen. "L'Eglise, a-t-il dit, n'était pas plus dans le cardinal de Winchester et dans l'évêque prévaricateur de Beauvais que la patrie n'avait été dans Pilate, le sacerdoce dans Caïphe et l'apostolat dans Judas!"

La vieille basilique s'était, pour la circonstance, ornée de trophées aux trois couleurs. Un orchestre de choix a exécuté des morceaux d'une inspiration tour à tour pieuse et martiale. La cérémonie, où se pressait une foule élégante et compacte, s'est terminée par la bénédiction solennelle donnée par le cardinal archevêque de Paris.

Les réunions du soir.

A l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc, un certain nombre de réunions ont été organisées le soir dans Paris. Deux en particulier méritent d'être signalées.

La première, organisée par l'Union nationale fondée par l'abbé Garnier, a eu lieu à la salle Lancry, sous la présidence de M. François Coppée qui, retenu au dernier moment par une indisposition, s'est fait excuser. Après une conférence de M. Quesnay de Beaurepaire, la soirée s'est terminée par un concert organisé par M. Marcel Rouher, maître de chapelle de Saint Germain-l'Auxerrois.

La seconde, organisée par les cercles catholiques de la rive gauche dans la salle des fêtes du patronage du Rosaire, 174, rue de Vanves, était présidée par M. l'amiral de Cuverville, sénateur. M. Marc Sagnier Lachaud a fait une conférence sur Jeanne d'Arc, et la réunion s'est terminée comme la précédente, par une partie de concert.

La fanfare du septième arrondissement et l'"Estudiantina", société de mandolinistes de Plaisance, prêtaient leurs concours à la fête.

La suucession de M. Jonnart.

Le Conseil des ministres a eu à s'occuper ces jours derniers de la question du gouvernement général de l'Algérie. La démission de M. Jonnart est, en effet, officielle, et voici la lettre par laquelle l'éminent député a avisé le président du Conseil de sa détermination:

Antibes, 11 mai.

Monsieur le président,

J'ai eu l'honneur de vous faire connaître, au commencement d'avril, qu'aux préoccupations toujours vives que me causait la santé de Mme Jonnart, s'ajoutait le souci de ma propre santé sérieusement ébranlée à la suite des épreuves intimes que j'ai endurées cet hiver. Je vous faisais part des appréhensions des médecins et je vous priais de ne pas me renouveler une mission qui exige en Algérie un effort soutenu, une activité de tous les instants.

A ce moment me sont parvenus de tels encouragements de tous les points de la colonie, et de si gracieuses et si pressantes démarches de la part des membres du gouvernement ont été faites auprès de moi, que je n'ai pas cru pouvoir persister dans ma résolution. J'ai cédé au sentiment impérieux du devoir, mais j'ai le regret de constater que j'avais encore trop compté sur mes forces. A la suite d'accidents plus fréquents dans cette dernière quinzaine, mon médecin m'a formellement prescrit un repos complet de plusieurs mois.

Ce n'est pas sans un douloureux serrement de cœur que je renonce à poursuivre l'œuvre nécessaire sur cette terre algérienne où d'unanimes sympathies m'accueillaient, il y a quelques jours encore. Mes regrets sont d'autant plus vifs qu'à aucun moment, je me plais à le reconnaître, je n'ai cessé d'être en complet accord avec tous les membres du gouvernement et d'être aidé par tous avec une bienveillance dont je garderai le plus reconnaissant souvenir.

Heureusement, si je disparais, le programme qui a obtenu votre haute approbation et que le Parlement a plusieurs fois sanctionné, ce programme reste. J'ai le ferme espoir qu'il contribuera au redressement des erreurs et des abus, à la fusion plus intime des races dans la plus affectionnée de nos colonies, et au nouvel essor de sa prospérité.

Veuillez agréer, monsieur le président, l'hommage de mon entier dévouement.

JONNART.

Le Conseil des ministres, en présence des raisons si impérieuses invoquées dans cette lettre, ne pouvait, à son très grand regret, qu'en prendre acte, et le président du Conseil a été chargé d'exprimer à M. Jonnart les regrets qu'éprouve le gouvernement d'être obligé de lui donner un successeur.

Il s'agissait ensuite de désigner ce successeur, ce qui, dans les circonstances actuelles, n'était pas une tâche très facile.

Il a été question de M. Pichon, mais il a fallu renoncer à cette candidature par suite de l'impossibilité où se serait trouvé le nouveau gouverneur général de l'Algérie d'aller occuper ses fonctions avant trois ou quatre mois d'ici. M. Emile Demagny, également pressenti, a préféré conserver le poste de confiance qu'il remplit auprès du président du Conseil.

Finalement le choix du gouvernement s'est porté sur M. Revoil, ministre de France à Tanger, qui a été consulté par dépêche.

LES MENSONGES D'ESTERHAZY.

Nous lisons dans "La Patrie" sous la signature de son très distingué rédacteur, M. Emile Massard:

Les journaux dreyfusards publient ce matin la déposition faite par M. Esterhazy devant le consul de France à Londres. Dans cette déposition il est question de "La Patrie". M. Esterhazy raconte ceci:

C'est même dans les bureaux de "La Patrie" que, devant MM. Massard et X...., M. Millevoye me chargeait de ses communications, que je transmettais fidèlement, et m'adjurait, comme devait le faire plus tard Arthur Meyer, devant témoins, de faire monter les généraux à cheval!

L'assertion de M. Esterhazy est un odieux mensonge. Cet ex-officier n'a été admis au journal que deux fois, et chaque fois mon ami Léon Bailby assistait à l'entretien.

Jamais M. Esterhazy ne s'est rencontré avec Millevoye au journal; jamais Millevoye, par conséquent, ne lui a tenu devant nous les propos qu'il invente.

Le même Esterhazy avait été estimé à sa juste valeur par la "Patrie." Le jour où le "Figaro" publia les "Lettres du uhlan" nous exécutâmes Esterhazy en ces termes:

Un journal du matin publie des lettres odieuses que l'on attribue au commandant Esterhazy. Si ces lettres ont véritablement été écrites par M. Esterhazy, cet officier est indigne de porter l'épaulette.

Esterhazy nous gardait rancune de cette note. La première fois qu'il vint au journal, sa mine patibulaire, son œil trouble produisirent une impression désastreuse sur Léon Bailby et sur moi. Il fut reçu froidement.

A sa seconde et dernière visite il ne dépassa pas le seuil de la porte. Il comprit et ne revint plus.

Nous avions deviné le personnage et nous l'avons prouvé "en l'exécutant au début de l'affaire". Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est offerte aujourd'hui de rappeler que nous ne nous sommes pas trompés.

Si tout ce que cet individu raconte est aussi faux que ce qu'il dit au sujet de la "Patrie", les documents dont les dreyfusards font état pour recommencer l'agitation sont d'une bien mince valeur et ont certainement été payés trop cher.

Une curieuse exposition.

Elle se tiendra à Budapest, du 29 septembre au 5 octobre à l'occasion de la session de l'Institut international de statistique, et comprendra exclusivement "des machines à compter et à calculer facilement le dépouillement des renseignements statistiques". Les personnes désireuses d'exposer devront envoyer leur adhésion avant la fin de juin au comité d'organisation: "Budapest, Office central de statistique," en indiquant la nature de leurs machines, leur nombre et la superficie de terrain désirée.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Programme nouveau tous les soirs au West End: musique, vaudeville, vitascope, etc.

PARC ATHLETIQUE.

Attraits puissants au Parc Athlétique tous les soirs. La troupe métropolitaine y donnera "Martha" jusqu'à la fin de la semaine.

L'ESPRIT DES AUTRES

Une vieille plaisanterie que Drolichon ne manque pas de placer depuis quelques jours:

—Ce que je regrette de ne pas voir à l'exposition de l'Enfance, c'est la chaisse où s'asseyait Sarah Bernhardt quand elle était petite.... autrement dit, le siège de Sarah gosse!

L'eau d'Abita est la meilleure! Pourquoi? Abita veut dire santé

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:
$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 5 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

PREMIÈRE PARTIE.

VI

Suite.

—Faites entrer, ordonna Flamarin. Je vais expédier rapidement tout mon monde, ajouta-t-il, parlant à sa fille. Je serai libre à cinq heures et nous pourrons aller avec ta mère faire un tour de lac.

La perspective de cette promenade enchantait Camille.

—Alors, prévenez Mme Villeroy que nous prendrons la barque de son mari, dit-elle. Moi, je me sauve. Je veux écrire à Pauline.

Flamarin eut un haut-le-corps.

Mlle Caumesnil, la fille du ministre de la guerre?

Il prononça ces mots avec emphase, révélant à son insu, rien que par l'accent qu'il y mit, la satisfaction d'amour-propre que lui donnaient les belles relations de Camille.

—Je lui ai promis de lui donner de mes nouvelles dès mon arrivée.

—Alors, reprit-il, ne ferme pas ta lettre sans que je t'ai remis une note que je veux faire parvenir à son père. Par cette voie, cela ira plus vite que par les bureaux.

Avant qu'il eût terminé sa phrase, il vit paraître Estelle Villeroy et Aline que le domestique introduisait et qui, la porte franchie, s'arrêtèrent, n'osant avancer.

En vue de cette visite, la mère s'était endimanchée. Les plis de sa robe en soie brune attestaient son long séjour au fond de l'armoire d'où on ne la tirait que dans les grandes circonstances. Au simple bonnet qu'elle portait habituellement, elle avait substitué, ce jour-là, une large capote moitié feutre, moitié velours, depuis longtemps démodée et qu'écrasait une énorme grappe de raisin.

Quant à sa fille, elle portait la très simple toilette si bien en harmonie avec sa condition, sous laquelle nos lecteurs l'ont déjà rencontrée dans la sacristie de la cathédrale. Le charme qui se dégageait d'elle ne devait donc rien à ses modestes atours. Sa jeunesse, sa fine figure de brune, l'expression de son regard, la masse soyeuse et lourde de ses cheveux, sa taille souple en faisaient tous les frais.

—Comment, c'est toi, Ninette! s'écria Camille séduite. Sais-tu que je ne t'aurais pas reconnue? Comme te voilà grande et charmante!

—Nous avions laissé une enfant il y a six mois, et nous retrouvons une belle jeune fille, ajouta Flamarin. Tous mes compliments, madame Villeroy. Qu'y a-t-il pour votre service?

Camille s'éloignait. C'est cependant à elle que s'adressa Estelle Villeroy et ce fut pour la retenir.

—Ne vous éloignez pas, made. moiselle Camille, supplia-t-elle. Nous avons besoin de vous. Je suis si troublée par la démarche que je fais aujourd'hui! De moi-même je n'aurais jamais osé la faire. Mais c'est Jérôme, mon mari, qui a voulu. Il m'a dit que des braves gens comme monsieur Flamarin, comme sa dame et sa demoiselle ne refuseraient pas de me tendre la main.

—Votre mari a eu raison, dit Camille. Que puis-je pour vous?

—Soyez notre avocat auprès de monsieur votre père.

—Je ne demande pas mieux. Mais, encore faut-il que je connaisse la cause que vous me demandez de plaider. Expliquez-vous, ma bonne Villeroy.

S'expliquer! Elle en parlait à son aise. Comme si c'était si facile. Estelle ne savait trop par où commencer.

Enfin, elle se lança, parlant sans ordre du mois de Marie, de la belle voix de sa fille, de la sacristie de la cathédrale, des leçons et des conseils de Bonafous, des éloges de M. le curé, des encouragements qu'Aline recevait de toutes parts, de la demande adressée au conseil municipal à l'effet d'obtenir une pension pour elle, du Conservatoire, de l'Opéra et sollicitant au total l'appui de M. le Député, qui avait le bras si long, pour réaliser tant de radieuses espérances.

Comme elle s'étonnait qu'il ne parût ni choqué ni surpris que des humbles tels qu'elle et son mari eussent pu concevoir des prétentions si hautes:

—Je ne suis ni choqué ni surpris, ma bonne femme, dit-il, parce j'ai entendu déjà parler de l'admirable voix de votre fille. J'ai connu par une lettre qui m'a été envoyée à Paris le succès de ses débuts, et dès lors je comprends très bien les ambitions de ses parents.

—Vous voyez, Estelle, que mon appui ne vous est pas nécessaire, observa Camille. Mon père est tout disposé à vous donner le sien.

—Vous avez donc envoyé au conseil municipal une demande de pension? reprit Flamarin.

—Oui, monsieur; c'est M. Bonafous qui nous l'a conseillé.

—Eh bien, je m'en entretiendrai avec lui et si, comme je n'en doute pas, il me confirme tout ce que vous venez de dire; s'il m'est prouvé que ses avis se sont inspirés d'une conviction sincère et non d'une simple complaisance, je vous promets de seconder vos efforts....oui, je vous le promets et vous savez que ce que je promets, je le tiens.

Feignant de ne pas entendre les remerciements que balbutiait Estelle Villeroy, il poursuivit:

—Alors, vous iriez vivre à Paris pendant la durée des études de votre fille?

—Il faudrait bien, monsieur. Nous ne pouvons la laisser là bas toute seule.

—Savez-vous que c'est une grosse résolution? La vie est dure dans le capitale et abandonner son pays est toujours chose grave. Ici, vous êtes et serez toujours heureux. En sera-t-il de même à Paris? Ce que j'en dis ce n'est pas pour vous détourner de votre dessein, mais simplement pour vous mettre en garde contre des périls que vous ne soupçonnez même pas.

A ces mots, la timidité d'Estelle Villeroy parut se dissiper. Elle leva les yeux sur le député, et le regardant bien en face, elle osa lui dire:

—Ces périls ne vous en pas effrayé, vous, monsieur.

Il ne fut pas offensé par ce coup droit:

—Oh! moi, ce n'est pas la même chose, répliqua-t-il simplement. Savez vous d'ailleurs ce que j'aurais fait si j'avais eu le choix? Etes-vous sûre que je ne me repente pas d'avoir changé d'existence?

—Pourquoi la tourmenter, mon père? intervint Camille. Ne voyez-vous pas qu'elle brûle du désir d'aller à Paris!

—On nous dit que nous y trouverons la fortune, dit Ninette qui n'avait pas encore parlé.

—Si vous le croyez vous ne devez pas hésiter, continua Camille. Suivez votre inspiration sans demander d'autres avis. Mon père verra ces messieurs du conseil municipal et s'ils font droit à votre requête, si vous allez à Paris, vous nous y rencontrerez, lui, ma mère, moi, et disposés à vous être utiles.

L'engagement était formel. Flamarin, toujours d'accord avec sa fille, ne chercha pas à en affaiblir la portée et promit son concours, sans condition cette fois. Il se proposait d'enlever le vote de la municipalité d'Annecy et ne désespérait pas d'y parvenir, grâce à son influence personnelle.

—Mon mari sera bien content, dit Estelle Villeroy. Il viendra vous remercier, monsieur.

— Qu'il ne se dérange pas, répondit le député. Si mes démarches aboutissent, il aura mille occasions de me prouver sa gratitude, car, à Paris comme ici, nous sommes gens de revue. D'ailleurs, il le peut aujourd'hui même. Nous voulons, ces dames et moi, faire une promenade sur l'eau. Dites-lui de se tenir à notre disposition à cinq heures.

— Il sera à vos ordres, monsieur.

—Et toi, ma petite Ninette, tu viendras avec nous, s'écria Camille. Oui, oui, tu viendras, j'y tiens beaucoup; j'ai mon idée.

Ce qu'était l'idée de Mlle Flamarin, Jérôme Villeroy et sa fille ne le surent que quelques heures plus tard, lorsque l'embarcation dans laquelle elle avait pris place avec son père et sa mère étant au large du lac, elle dit à Ninette:

—Maintenant, ma mignonne, tu vas chanter. Nous ne connaissons pas cette voix délicieuse dont tout le monde parle et que tout le monde admire; nous voulons la connaître. Nous t'écoutons.

Depuis le jour où elle s'était fait entendre à la cathédrale, n'ayant pour tout bagage musical que quelques cantiques, la petite Villeroy, sous la direction de